

Cercle de Liège, 13 avril 2023 – « Expositions Simenon »

Les participants à notre activité de ce 13 avril ont pu découvrir deux expositions consacrées à Georges Simenon dans le cadre du « Le Printemps Simenon » organisé par la ville de Liège afin de célébrer les 120 ans de cet illustre romancier.

Le rendez-vous était donné aux Fonds Patrimoniaux à l'îlot Saint-Georges où se tient l'exposition « **Simenon, du « Roman Dur » à la Bande Dessinée** ».



Convaincu que des adaptations de « roman dur » en bande dessinée s'imposent avec la même légitimité que celles qui se font pour le cinéma.

Si ces romans sont appelés « durs », c'est que le romancier les estimait durs à écrire dit John Simenon (fils de Georges), alors que la rédaction des Maigret s'apparentaient à des vacances.



John Simenon a initié avec deux collaborateurs deux projets aux éditions Dargaud : la réalisation d'une bande dessinée biographique et une série de huit adaptations. La parution est attendue dans le courant de cette année et nous sont présentés ici en avant-première des planches originales, des crayonnés et documents préparatoires de Jacques de Loustal et Christian Cailleaux ainsi que d'impressions du travail en cours de Bernard Yslaire.

Simenon, Du roman dur à la bande dessinée

Une exposition réalisée par
Les Fonds patrimoniaux de la Ville de Liège, en étroite collaboration avec les éditions Dargaud,
dans le cadre du Festival Le Printemps Simenon

Impression des travaux de Bernard Yslaire réalisée à Liège par l'imprimerie Vervinck & Fils

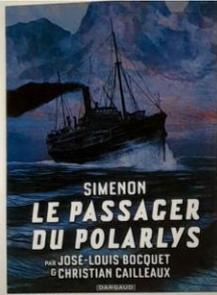
Remerciements

Christian Cailleaux, Jacques de Loustal, Bernard Yslaire, Jean-Luc Fromental, José-Louis Bocquet, John Simenon, Coraline Wairavens, Benoît DENIS, Simenon TM et les services administratifs, techniques et communication des Musées de la Ville de Liège

Simenon
ET SES ROMANS DURS

Autour prolifique, Georges Simenon a touché à tous les genres de récits en prose : contes, nouvelles, récits de voyage, reportages, autobiographie... et bien sûr romans. C'est d'abord sous différents pseudonymes qu'il écrit, au cours des années 1920, près de deux cents romans populaires. Puis, parmi les livres publiés sous son nom propre à partir de 1929, on distingue la série des Maigret – 75 romans et 28 nouvelles – des « romans durs », qui ne mettent pas en scène le célèbre commissaire et ne relèvent pas, dans leur grande majorité, du genre policier.

« Si les a appelés "durs", c'est qu'ils étaient durs à écrire », confia John Simenon, le fils du romancier. Alors que l'écriture d'un Maigret s'apparentait presque à des vacances, celle des romans durs constituait une véritable épreuve physique, qui laissait Simenon vidé et épuisé. Ce terme de « dur » convient aussi parfaitement au style de l'écrivain, précis et tranchant, ainsi qu'aux atmosphères des romans et à la vérité qu'y peignait Simenon : celle d'une humanité nue et dépourvue, que des circonstances poussaient à aller au-delà d'elle-même.



Un huis clos maritime, une sorte de Mort sur le Nil dans les mers glacées de Norvège. Mais à la différence d'Agatha Christie, Simenon ne parsème pas son récit d'indices pour les lecteurs malins. La résolution chez lui est toujours psychologique.

J.-L. BOCQUET

Alors que l'hiver approche, le Polarlys, cargo norvégien, quitte Hambourg pour le Grand Nord. Un assassinat est commis à bord. La victime est un policier, qui traquait le suspect d'un meurtre commis quelque temps plus tôt à Paris. Le capitaine Petersen va mener l'enquête et suspecter tour à tour plusieurs de ses passagers. Au milieu de cet équipage d'hommes, une jeune femme semble jouer un jeu trouble... Le crayon de Christian Cailleaux, grand dessinateur de marine, fait des merveilles pour magnifier les paysages glacés du premier roman dur de Georges Simenon.

Christian Cailleaux : "Simenon a une écriture à la fois sèche et pleine de jolies formules"

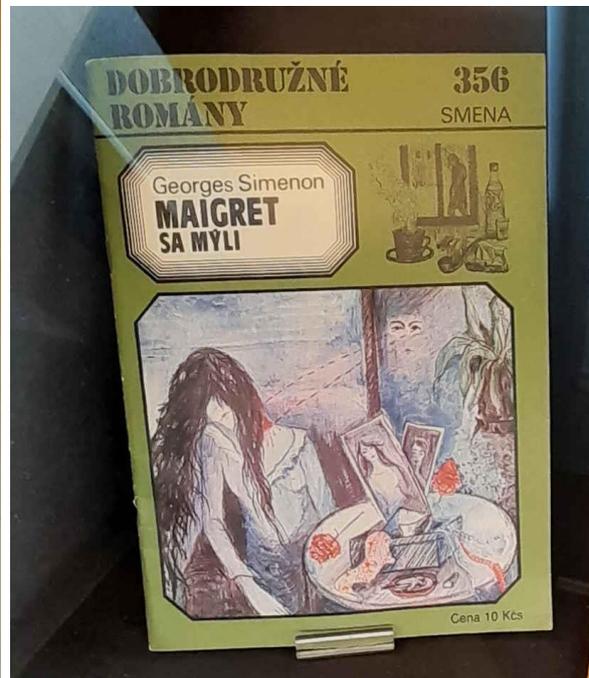
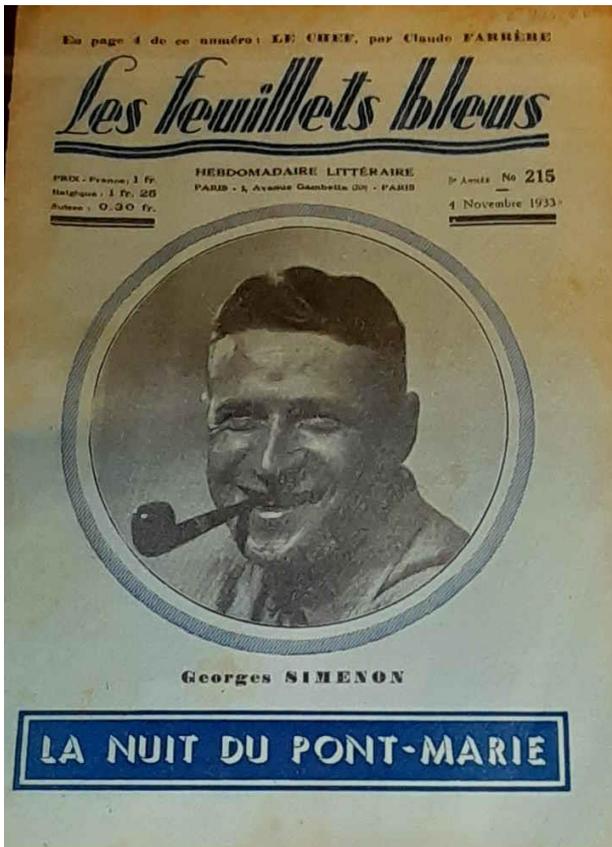
Je dois reconnaître qu'à part quelques Maigret, je n'avais pas beaucoup lu Simenon. Si José-Louis a pensé à moi, c'est qu'il connaît mon goût pour les années 1930 et 1940 et notamment la vie artistique et littéraire de cette époque. Il savait aussi que Simenon et moi avions un point commun : tous les deux, nous aimons les bateaux et les hommes qui vont dessus. Simenon a beaucoup navigué, notamment sur le Polarlys, et il connaissait effectivement les parties du globe qu'on explore dans ce roman. Il y a donc un vocabulaire de mer, une vraie présence du bateau. Pourtant ce n'est pas véritablement un roman de mer... et c'est ce qui me plaît. En réalité, le bateau est plutôt un personnage de l'intrigue. J'essaie de le mettre en scène, comme dans les films de Carné ou de Prévert, avec des cadrages et des éclairages suggestifs. Quant aux autres personnages, les humains, il a fallu trouver une façon de montrer leurs tourments et leurs failles qui corresponde à celle de Simenon qui n'est jamais dans la démonstration. Il a fallu jouer avec les regards, les postures, les silences... Tout ce que j'aime !

Nous avons vraiment travaillé en confiance, José-Louis et moi, pour fondre nos deux voix en une troisième originale et singulière. Nous voulions garder une dimension littéraire, avec des narrations sous les ciseaux, car Simenon a une écriture à la fois sèche et pleine de jolies formules. Il a donc fait son choix dans le roman puis m'a donné une suite continue de dialogues et de scènes, mais sans story-board. J'ai choisi les silences, le découpage, les grandes scènes de navigation et les moments plus rythmés. J'ai tout dessiné et aussi pour rendre hommage à certains dessinateurs de ces années-là pour lesquels j'ai une immense admiration, comme Gus Bofa, Chas Laborde ou Marcel Vertès. On reste donc dans des matières, des gris, des estompes, et les couleurs viennent après, pour donner des teintes, des ambiances.

Première partie LES CLIENTS DE CHEZ TIMO



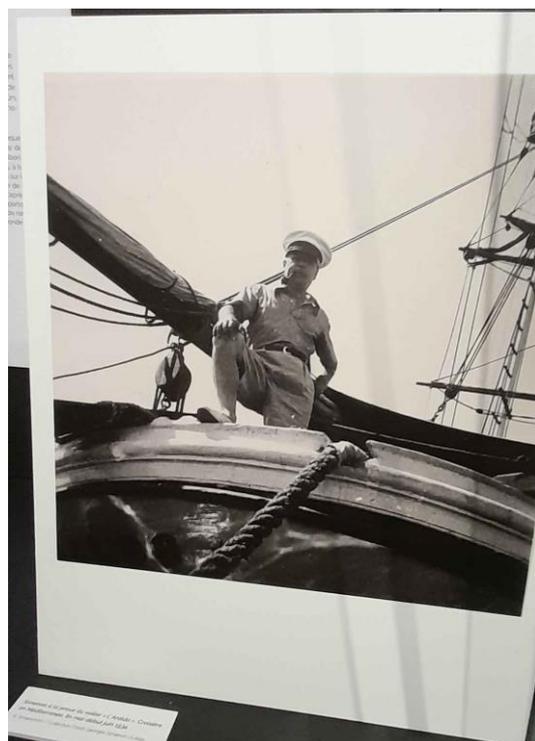
À CE LIEU, CETTE NUIT-LÀ PRÈS DU MUR DE LA TANNERIE FUT TRÈS DIFFÉRENT D'UN DÉPUCELAGE.



L'exposition est également agrémentée d'une série de publications, affiches et documents offrant la diversité de la production de George Simenon.



Un petit déplacement de quelques centaines de mètres et les participants se sont retrouvés au Grand Curtius pour y découvrir l'exposition « **Simenon, images d'un monde en crise** ». Entre 1931 et 1935, Georges Simenon a voyagé à travers le monde.



SIMENON, IMAGES D'UN MONDE EN CRISE

Entre 1931 et 1935, Georges Simenon (Liege, 1903 – Lausanne, 1989) a voyagé à travers le monde et en a rapporté des reportages, des romans et, on le sait moins, des milliers de photographies, souvent de très grande qualité. C'est une sélection de celles-ci qui est présentée au musée Grand Curtius, au gré d'un parcours qui pose la question suivante : que nous dit Simenon photographe de Simenon romancier et reporter ? Comment chez lui, l'image complète-t-elle ou éclaire-t-elle le travail d'écriture ?

Les motivations de Simenon pour voyager étaient en effet multiples : voir le monde, « vivre toutes les vies », découvrir, derrière la diversité des lieux et des coutumes, ce qu'il appellera plus tard « l'homme nu ». Ce que laissent pourtant apparaître ces images, c'est l'inquiétude d'un regard, hanté par le souvenir de la Première Guerre et habité par la crainte de la suivante : effets dévastateurs de la grande crise, rencontre brutale de la modernité triomphante et des modes de vie traditionnels, images obsédantes des grandes migrations.

Ces photographies donnent donc à voir un Simenon immergé dans son époque et observateur de l'Histoire en marche, tout en fournissant le décor vrai de certains de ses plus grands romans tels que *Le Coup de Lune* (1933, au Gabon), *Les Gens d'en face* (1933, à Batoumi, Mer noire), *Les Clients d'Avrenos* (1935, à Istanbul) ou *Quartier nègre* (1935, à Panama). Mais le Simenon qui fixe ainsi sur la pellicule les images d'un monde voué à disparaître dans le cataclysme de la Seconde Guerre mondiale prépare aussi son œuvre romanesque de l'après-guerre en se lançant « à la recherche de l'homme nu » - un homme de partout et de nulle part, tel qu'il apparaît une fois débarrassé de ses attributs de rang, de caste ou de race, seul horizon de réconciliation possible dans ce monde en crise.

Il a rapporté de ses multiples périples des milliers de photographies tout en rédigeant des articles pour des journaux et des romans, et en a rapporté des reportages, des romans. C'est une sélection de ces photos qui nous est présentée ici, au gré d'un parcours qui pose la question suivante : que nous dit Simenon photographe de Simenon romancier et reporter ? Elles nous font voyager dans la France des canaux, des rivières et des ports (1931), l'Afrique (1932), la Belgique (1933), l'Europe de la grande crise (1933), une parenthèse méditerranéenne (1934) et un tour du monde en 155 jours en 1935 en passant par New York, l'Amérique centrale, la Colombie, Tahiti, puis la Nouvelle-Zélande suivi de l'Australie,

Ceylan et Bombay.

Ces voyages inspireront à Simenon quelques-uns de ses romans dont « l'Ainé des Ferchaux », « Le Passager clandestin ».



1933. BELGIQUE

En février 1933 Simenon décide de traverser l'Europe frappée par la grande crise. Il entame significativement son voyage par la Belgique, qu'il prend soin de présenter à un public français par quelques vues de la Côte flamande, le regard exploratoire se portant sur la France. D'autres clichés sont pris à Bruxelles, dans un quartier en voie de réhabilitation, ou le photographe s'attarde sur une baraque de travailleurs immigrés, une ancienne affiche électorale de Rex, particulièrement étonnante.

Mais le moment fort de son voyage est à Charleroi. Simenon photographie abondamment la bourgeoisie locale, puis s'attarde dans le Palais du Peuple. Démoli en 1960, ce bâtiment conçu par Paul Dubail avait été inauguré en 1925. Voici comment Simenon le décrit :

A Charleroi, en plein cœur du pays wallon, du pays noir, un ouvrier m'a invité à dîner. Et il m'a conduit à la Maison du Peuple.

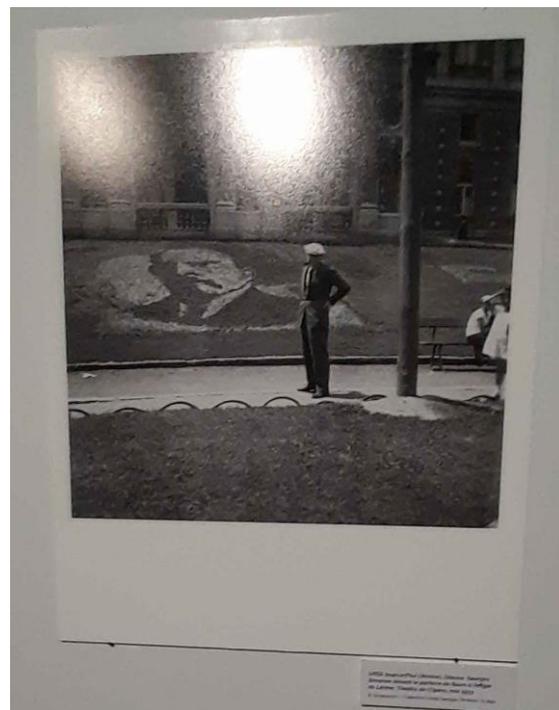
Pardon ! Sur la façade de six ou sept étages, c'est le nom *Palais du Peuple* qui est inscrit et qui est juste, car on ne trouve ici aucune trace de cette grisaille pisseuse qui, ailleurs, semble l'apanage de toutes les œuvres collectives.

Au rez-de-chaussée se trouve le plus beau et le meilleur restaurant de Charleroi, et la plus appétissante pâtisserie aussi, dont les vendeuses sont jolies comme des bombons.

La salle de cinéma est la plus somptueuse du Borinage, avec de vrais velours, de vrais ors, l'équipement sonore le plus cher et l'on y donne trois fois par jour des films qui sont les grands films de partout et même les films russes, tel le *Polemire interdite* en France.

Il y a des ascenseurs, des bureaux, des salles de réunions qui pourraient servir à de fastueux conseils d'administration. Les dactylos et les secrétaires de syndicats n'ont pas la gueule de travers, ni les vêtements miteux. Il ne traîne pas de bouts de cigarette et personne ne crache par terre. C'est gai comme une affaire prospère, une véritable affaire et non un truc de bienfaisance ou l'on croit indispensable de « faire triste ».

(G. Simenon, « Europe 33 », dans *Voilà*, n°104, 18 mars 1933)



1935. TOUR DU MONDE

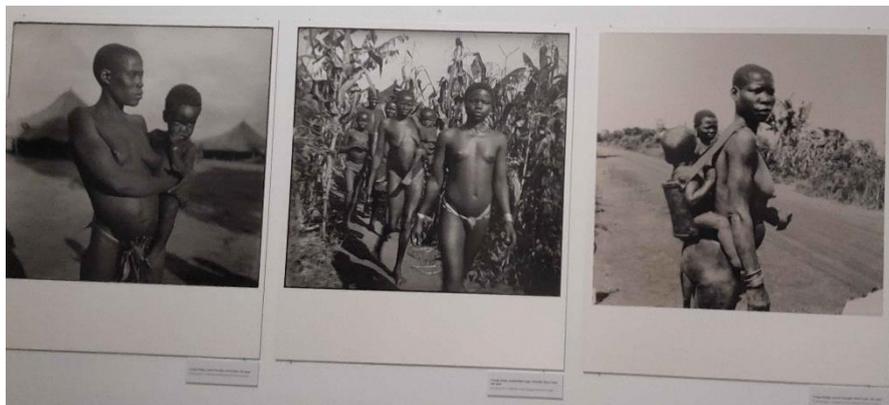
À la mi-décembre 1934, Simenon et Tigy s'embarquent pour ce qui sera leur dernier grand voyage. Un tour du monde qui les occupera jusqu'en août 1935. Ils traversent l'Amérique à partir du Havre pour atteindre New York, puis la région Amérique centrale et empruntent le canal de Panama. Ils montent ensuite jusqu'à Panama pour repartir vers les îles Galapagos et où ils séjournent plusieurs semaines, avant de reprendre leur route vers les îles Cook, la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Puis, ils traversent l'Océan Indien, font escale à Ceylan et Bombay et atteignent la mer Rouge et le canal de Suez pour retrouver la Méditerranée et aborder en France par Marseille.

En tout, 155 jours de voyage, et plusieurs séries de reportages parus dans *Pro-mis-Soir*, *Morionne* ou *Le Jour*. Le passage en Amérique centrale et à Tahiti inspirera à Simenon quelques-uns de ses grands romans dits « exotiques », ou il met en scène ceux qui l'ont nommé les « ritals de l'aventure » : *Quartier nègre* (1935), *Long Cours* (1936), *Touriste de bananes* (1938), *L'Ainé des Ferchaux* (1945), *Le Passager clandestin* (1947).

La première étape marquante est le canal de Panama. Simenon est fasciné par la formidable circulation qu'il induit, des marchandises bien sûr, mais aussi et surtout des hommes, de tous poils et de toutes origines. À l'instar du Caucase, qui était pour lui le creuset de toutes les migrations, Panama est un « carrefour du monde », un lieu de brassage où se croisent des populations aux origines les plus variées et aux cultures les plus diverses.

Le séjour de deux mois qu'il fait à Tahiti est l'autre moment-phare du tour du monde. Pourfendeur du pittoresque de carte postale, le romancier ne peut nier que le décor y soit paradisiaque, les femmes disponibles et attirantes, la vie douce et facile. Simenon fixe des danses rituelles polynésiennes et n'hésite pas à participer à la fête, se coiffant d'une couronne végétale à la mode tahitienne. L'insouciance paraît partout de mise, même si les reportages, et plus encore les romans, rendent un son tout différent.

Vient ensuite le retour vers l'Europe à bord du paquebot Lafayette. Sur le pont des premières classes, c'est une sociabilité purement européenne que l'on retrouve, loin de tout exotisme ou de tout dépassement. La période des grands voyages s'achève.





Et après ces visites, le verre de l'amitié est pris au « Bistrot du Musée ».



Photos : Luc Dussaussois